

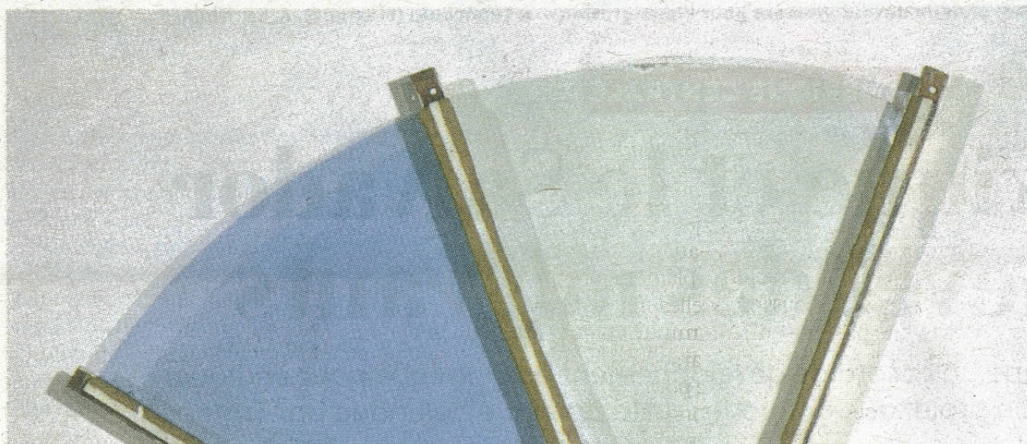
# Culture & Savoirs

EXPOSITION

## De l'âme des objets à la peinture en rêve

À Saint-Étienne, une importante rétrospective retrace le parcours de l'artiste Pierre Buraglio, dans une invention toujours renouvelée des formes et des matières

**O**n ne se débarrasse pas comme ça de la peinture. Même quand on feint de l'ignorer ou qu'on proclame qu'on veut la détruire, elle reste là, en arrière-plan, où elle continue à couler comme une rivière souterraine promise à une résurgence. Les années 1960, que ce soit en France ou particulièrement aux États-Unis, après les ivresses de l'abstraction lyrique ou de l'expressionnisme abstrait, sont des années de négation. Que faire quand on se veut artiste et que l'on a alors 20 ans. Pierre Buraglio (né en 1939) est de cette génération. Celle du Nouveau Réalisme





**O**n ne se débarrasse pas comme ça de la peinture. Même quand on feint de l'ignorer ou qu'on proclame qu'on veut la détruire, elle reste là, en arrière-plan, où elle continue à couler comme une rivière souterraine promise à une résurgence. Les années 1960, que ce soit en France ou particulièrement aux États-Unis, après les ivresses de l'abstraction lyrique ou de l'expressionnisme abstrait, sont des années de négation. Que faire quand on se veut artiste et que l'on a alors 20 ans. Pierre Buraglio (né en 1939) est de cette génération. Celle du Nouveau Réalisme qui souvent prélève ses œuvres dans le monde des objets, en élargissant les chemins de Marcel Duchamp, comme d'une autre manière le pop art aux États-Unis. Celle du mouvement Supports-surfaces, qui refuse bien évidemment la peinture comme représentation, ou même comme abstraction, mais entend s'en tenir aux matériaux eux-mêmes, aux composants élémentaires, châssis, toile. Celle encore du groupe BMPT (Buren, Mosset, Parmen- tier, Toroni), qui inaugure à la fin des années 1960 la peinture comme répétition du même motif.

### Pierre Buraglio joue avec les codes

Il faut se situer. La grande rétrospective que consacre à cet artiste majeur le musée d'Art moderne et contemporain de Saint-Étienne Métropole retrace donc tout un parcours, des premières œuvres des années 1960, qui sentent encore l'école, aux premières avancées abstraites avouant une certaine proximité avec le peintre néerlandais Bram Van Velde, puis aux *Recouvrements*. Ces derniers sont une entrée de plain-pied dans l'esprit du temps. La peinture n'est pas ce qui est donné, ce qui se voit, mais en quelque sorte ce qui est masqué. Pierre Buraglio joue avec les codes avec comme point fort ses exercices de camouflage? où, reprenant les structures de tableaux de Mondrian, il remplace les trois couleurs primaires par celles de tissus de camouflage de l'armée. Ce n'est peut-être pas totalement innocent et formel. Nous sommes en 1968 et l'artiste est aussi

toute idée d'un art militant, très tôt vacciné contre toute velléité en ce sens, il n'est pas non plus dans une bulle. Comme bien d'autres alors, il participe évidemment aux aventures graphiques du plus beau des mois de mai. Les années 1970 le voient proche de ses amis de support-surface, dont Vincent Bioulès. L'œuvre et le matériau se confondent.

On remarque particulièrement dans l'exposition deux « choses » simplement appelées *Cadres*, soit deux surfaces blanches, métalliques, avec simplement une trace de crayon, celle d'une goutte d'eau. Dans cette même période vont apparaître les *Châssis* et les *Fenêtres*. Pierre Buraglio nomme une sérigraphie *Fenêtre sur cour*. Mais surtout, il va chercher dans les chantiers de démolition des morceaux de châssis

quels à ce qu'il semble, mais en leur adjoignant des vitres en verres teintés aux couleurs profondes.

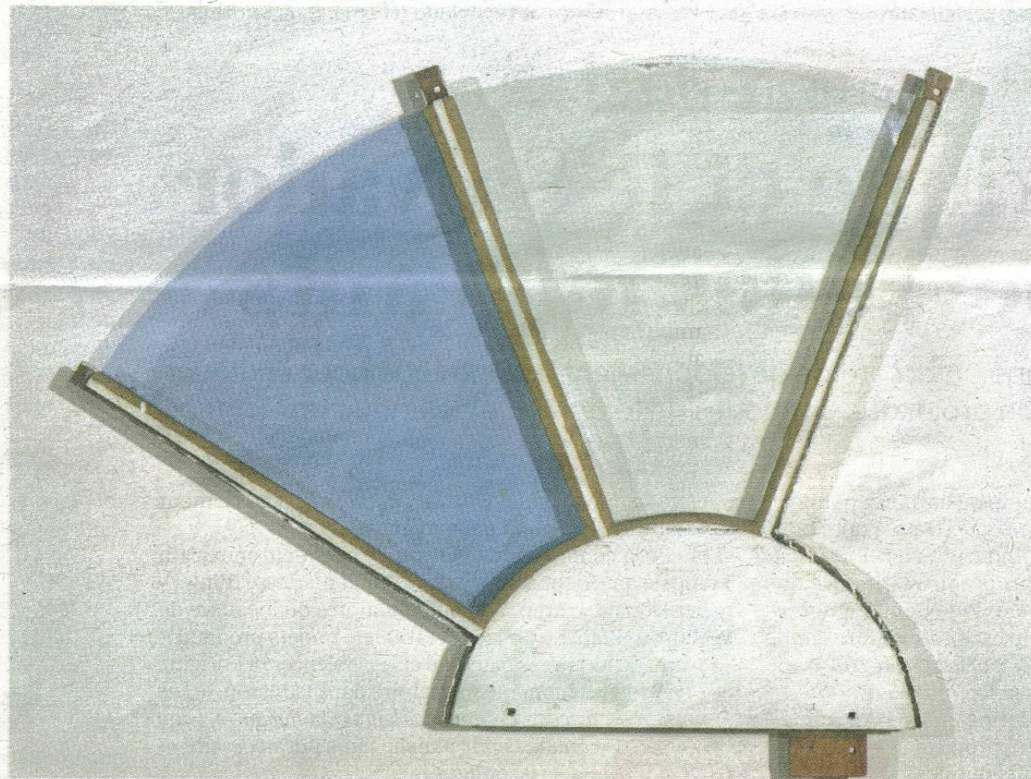
Là se crée d'une certaine manière une nouvelle esthétique du trivial, quand le matériau simple, de rebut, semble acquérir le grand classicisme d'une crucifixion ou d'un arc roman.

Il en sera de même avec la série *Métro della Robbia*, dans les années 1980. Andréa Della Robbia (1435-1525) est ce céramiste florentin aux bleus profonds dont la qualité est due à l'emploi du lapis-lazuli.

L'artiste, qui a récupéré des plaques du métro parisien, va faire chanter le bleu urbain en de multiples compositions, comme il le fait aussi avec les paquets de Gauloises bleues qu'il ramassait dans la rue avec, pour l'anecdote, la participation de sa fille. Pourtant

d'après Cézanne, Poussin, Grünewald, Courbet, avec parfois cette discipline très particulière qui consiste à le faire d'une certaine manière à l'aveugle. Il ne s'agit pas de la fidélité du dessin mais de l'essence, de l'os du dessin. C'est au tournant du siècle que réapparaît peu à peu la rivière de la peinture, comme ce sera le cas aussi pour l'ami Bioulès. Mais qu'est-ce que cette peinture-là, qui n'est pas de la représentation, avec des visages évidés comme de simples contours, la mise en valeur d'éléments a priori secondaires, cravate, gilet accroché à un cintre? Les frontières se brouillent avec la reprise d'une *Maison* de Malevitch, avec le rocher de Vincennes. Ce qui advient là est une peinture libre comme en rêve, une autre invention du monde. ●

MAURICE ULRICH



**Fenêtre, 1982,  
de Pierre Buraglio.  
Bois, verre dépoli et bleu.  
Collection CAPC musée  
d'art contemporain,  
Bordeaux/F. Delpech/  
ADAGP, Paris 2019.**

« LA PEINTURE  
DOIT SE DÉTRUIRE  
POUR SE  
RECONSTRUIRE. »  
PIERRE BURAGLIO,  
1966



Les années 1960, que ce soit en France ou particulièrement aux États-Unis, après les ivresses de l'abstraction lyrique ou de l'expressionnisme abstrait, sont des années de négation. Que faire quand on se veut artiste et que l'on a alors 20 ans. Pierre Buraglio (né en 1939) est de cette génération. Celle du Nouveau Réalisme qui souvent prélève ses œuvres dans le monde des objets, en élargissant les chemins de Marcel Duchamp, comme d'une autre manière le pop art aux États-Unis. Celle du mouvement Supports-surfaces, qui refuse bien évidemment la peinture comme représentation, ou même comme abstraction, mais entend s'en tenir aux matériaux eux-mêmes, aux composants élémentaires, châssis, toile. Celle encore du groupe BMPT (Buren, Mosset, Parmen-tier, Toroni), qui inaugure à la fin des années 1960 la peinture comme répétition du même motif.

### Pierre Buraglio joue avec les codes

Il faut se situer. La grande rétrospective que consacre à cet artiste majeur le musée d'Art moderne et contemporain de Saint-Étienne Métropole retrace donc tout un parcours, des premières œuvres des années 1960, qui sentent encore l'école, aux premières avancées abstraites avouant une certaine proximité avec le peintre néerlandais Bram Van Velde, puis aux *Recouvrements*. Ces derniers sont une entrée de plain-pied dans l'esprit du temps. La peinture n'est pas ce qui est donné, ce qui se voit, mais en quelque sorte ce qui est masqué. Pierre Buraglio joue avec les codes avec comme point fort ses exercices de camouflage? où, reprenant les structures de tableaux de Mondrian, il remplace les trois couleurs primaires par celles de tissus de camouflage de l'armée. Ce n'est peut-être pas totalement innocent et formel. Nous sommes en 1968 et l'artiste est aussi un homme engagé. S'il rejette clairement

toute idée d'un art militant, très tôt vacciné contre toute velléité en ce sens, il n'est pas non plus dans une bulle. Comme bien d'autres alors, il participe évidemment aux aventures graphiques du plus beau des mois de mai. Les années 1970 le voient proche de ses amis de support-surface, dont Vincent Bioulès. L'œuvre et le matériau se confondent.

On remarque particulièrement dans l'exposition deux « choses » simplement appelées *Cadres*, soit deux surface blanches, métalliques, avec simplement une trace de crayon, celle d'une goutte d'eau. Dans cette même période vont apparaître les *Châssis* et les *Fenêtres*. Pierre Buraglio nomme une sérigraphie *Fenêtre sur cour*. Mais surtout, il va chercher dans les chantiers de démolition des morceaux de châssis, souvent dégradés, qu'il va exposer tels

quels à ce qu'il semble, mais en leur adjoignant des vitres en verres teintés aux couleurs profondes.

Là se crée d'une certaine manière une nouvelle esthétique du trivial, quand le matériau simple, de rebut, semble acquérir le grand classicisme d'une crucifixion ou d'un arc roman.

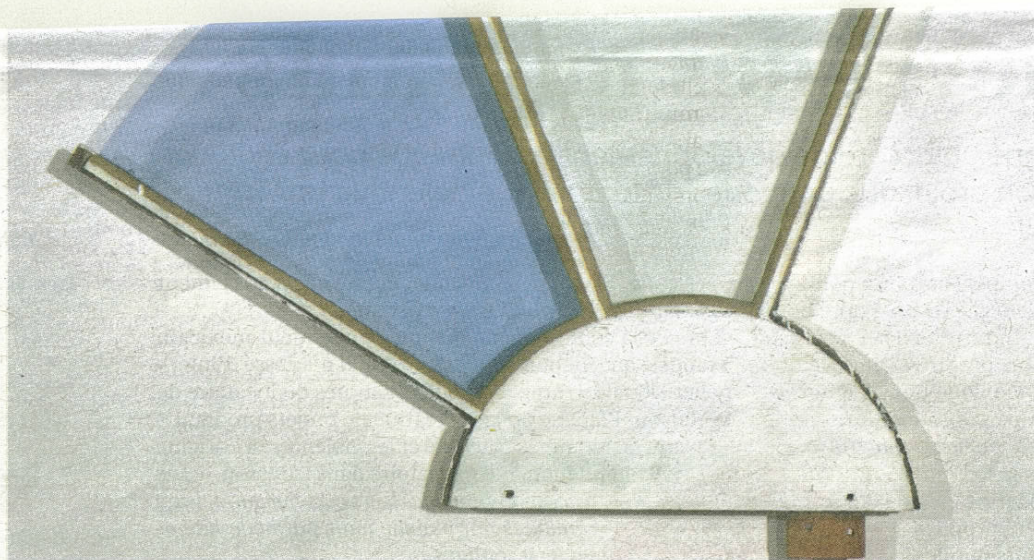
Il en sera de même avec la série *Métro della Robbia*, dans les années 1980. Andréa Della Robbia (1435-1525) est ce céramiste florentin aux bleus profonds dont la qualité est due à l'emploi du lapis-lazuli.

L'artiste, qui a récupéré des plaques du métro parisien, va faire chanter le bleu urbain en de multiples compositions, comme il le fait aussi avec les paquets de Gauloises bleues qu'il ramassait dans la rue avec, pour l'anecdote, la participation de sa fille. Pourtant, dans cette même période, il dessine,

d'après Cézanne, Poussin, Grünewald, Courbet, avec parfois cette discipline très particulière qui consiste à le faire d'une certaine manière à l'aveugle. Il ne s'agit pas de la fidélité du dessin mais de l'essence, de l'os du dessin. C'est au tournant du siècle que réapparaît peu à peu la rivière de la peinture, comme ce sera le cas aussi pour l'ami Bioulès. Mais qu'est-ce que cette peinture-là, qui n'est pas de la représentation, avec des visages évidés comme de simples contours, la mise en valeur d'éléments a priori secondaires, cravate, gilet accroché à un cintre? Les frontières se brouillent avec la reprise d'une *Maison* de Malevitch, avec le rocher de Vincennes. Ce qui advient là est une peinture libre comme en rêve, une autre invention du monde. ●

MAURICE ULRICH

Jusqu'au 22 septembre. Catalogue édité par Fabelio et le MAMC de Saint-étienne Métropole. 240 pages. 30 euros.



**Fenêtre, 1982,**  
**de Pierre Buraglio.**  
**Bois, verre dépoli et bleu.**  
**Collection CAPC musée**  
**d'art contemporain,**  
**Bordeaux/F. Delpech/**  
**ADAGP, Paris 2019.**

« LA PEINTURE  
DOIT SE DÉTRUIRE  
POUR SE  
RECONSTRUIRE. »  
PIERRE BURAGLIO,  
1966